

BULLETIN SALES'SIEN

Organe des Œuvres de Dom Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII^e ANNÉE — N^o 315 — SEPTEMBRE 1905.

SOMMAIRE: L'enseignement religieux — Le représentant du successeur de Dom Bosco en Amérique — Dom Bosco et le Patronage — — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Palagonie Méridionale* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Verviers* (Belgique), *Turin*, *Rome*, *Lisbonne*, *La Paz* (Bolivie), *Liège* (Belgique) *Trelew* (Rép. Arg.) — Bibliographie — Vie de Monseigneur Lasagna — Coopérateurs défunts.

L'enseignement religieux.

Au soir du vingt-quatre juin, notre vénéré Supérieur Général Dom Rua, clôturant la brillante séance littéraire-musicale qui lui avait été offerte à l'occasion de la solennité de Saint Jean-Baptiste, laissait tomber de ses lèvres ces belles paroles à l'adresse de la nombreuse assistance venue pour le fêter: « En vous offrant mes remerciements les plus sincères pour votre splendide démonstration, laissez-moi vous donner un conseil que vous emporterez comme souvenir de cette réunion. Bien chers amis, et vous surtout, pères et mères de famille, soyez fidèles à votre devoir qui est avant tout de donner à vos enfants

l'enseignement religieux. Le Catéchisme! Voilà le grand besoin de nos jours! Oh! lisez, faites lire, apprendre ce petit livre où l'on trouve la solution de toutes les questions et vous serez heureux ici-bas et pendant l'éternité..... »

Bien chers Coopérateurs et vous, amis lecteurs, vous avez tous lu l'admirable Encyclique que Notre Saint Père le Pape a fait publier le 15 avril dernier et où il expose, à grands traits, la nécessité de l'éducation religieuse élémentaire.

Comme le *Bulletin salésien* s'est toujours occupé de tout ce qui peut favoriser l'enseignement du Catéchisme et que cette Œuvre est une de celles qui

sont plus particulièrement recommandées à l'activité et au zèle des Coopérateurs salésiens, nous nous faisons, principalement au commencement de la nouvelle année scolaire, un devoir de revenir sur ce précieux document, en indiquant sommairement ce que désire le Vicaire de Jésus-Christ qui tient tant à *tout restaurer* dans le Christ et en vous rappelant, bien chers Coopérateurs, les devoirs qui vous incombent dans cette sublime œuvre du réveil de l'instruction religieuse,

Si la situation de la religion dans le monde semble chaque jour plus difficile, et si certaines populations se détachent insensiblement de l'Église nous devons avant tout en chercher les causes profondes dans l'ignorance des choses de Dieu. Au sein même des sociétés que l'on dit chrétiennes, un grand nombre d'hommes vivent dans une méconnaissance à peu près complète des vérités nécessaires au salut. On rencontre de ces ignorants dans toutes les classes sociales: il y en a parmi les ouvriers, il y en a même, et peut-être faut-il dire surtout, parmi les esprits cultivés. Vis-à-vis des sciences profanes, ceux-ci ne manquent ni d'érudition, ni de talent; mais vis-à-vis de la religion, ils ne savent rien. Les ténèbres les plus épaisses enveloppent ces pauvres âmes. C'est à peine si au dernier jour, une lueur de vérité leur parvient; au moment où elles vont paraître devant Dieu, il arrive que le prêtre soit là auprès d'elles et qu'il leur apprenne, en peu d'instant, le but de la vie. Encore ces âmes-là sont-elles des privilégiées, en comparaison de celles qui vivent et qui meurent, en dehors de

tout besoin religieux et de toute pratique chrétienne.

Le fruit nécessaire de cette ignorance, c'est la dépravation des mœurs. Sans doute, ceux qui connaissent la vérité sont parfois atteints par le mal de la corruption; mais du moment que la lumière de la foi n'est pas éteinte en eux, on garde jusqu'au bout l'espoir d'un retour à Dieu. Au contraire, lorsque, à la licence de la vie, se joint le manque de foi provenant de l'ignorance, il n'y a plus place pour aucun remède, et la voie qui conduit à la ruine s'ouvre toute large.

Qui ne voit dès lors, continue le Saint-Père, l'urgente nécessité d'un enseignement solide et largement répandu de la religion? Il n'y a pas de devoir qui presse plus gravement le prêtre que le devoir d'instruire les âmes. C'est là une obligation stricte pour tous les prêtres, et d'une façon plus évidente encore, pour ceux qui ont canoniquement charge d'âmes.

Et qu'on ne prétende pas que la prédication de la chaire puisse remplacer le catéchisme! Sans doute le travail des orateurs sacrés est louable et fécond; mais il ne pourra donner des résultats que dans la mesure où un autre travail l'aura précédé: celui des catéchistes. Si les fondations d'une maison n'ont pas été faites, c'est en vain que l'on cherchera à construire.

Après ces préliminaires, le Pape aborde les questions d'intérêt pratique et ordonne les prescriptions très précises au nombre de six que nos lecteurs ont pu lire dans la dernière partie de l'Encyclique publiée dans le numéro du *Bulletin* de juillet.

Et maintenant que nos chers Coopérateurs nous permettent de leur rappeler qu'il y a là un vaste champ ouvert à leur zèle; aider de toutes manières le pasteur à attirer la jeunesse à l'église et à enseigner le catéchisme à cette portion choisie du troupeau.

Écoutez ce que disait Dom Bosco lorsqu'il instituait l'association providentielle des Coopérateurs: « Les Coopérateurs sont unis à la Pieuse Société Salésienne, mais leur but premier, c'est qu'ils travaillent dans les diocèses et les paroisses sous la direction des pasteurs et pour leur venir en aide. »

Faire le catéchisme est poursuivre la Mission de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous voudrions que tout Coopérateur fut un catéchiste zélé, dévoué. Oh! comme il en est besoin à cette époque!

Bien chers Coopérateurs, amis de Dom Bosco, considérez le bien que vous pourrez faire. Beaucoup de vous sont des pères et des mères de famille, des maîtres et des maîtresses d'école. Et le catéchisme que les enfants apprendront sous votre direction ne s'oubliera plus. Quelle fatigue, quel ennui y aurait-il donc à leur faire répéter, dans la famille et à l'école, chaque jour, quelque réponse de ce petit livre, qui contient les paroles de vie, en y ajoutant quelques pensées d'amour de Dieu, de dévotion à la Madone? « Dans ce petit livre, d'un coût si mince, s'écrie le grand Bossuet, le moindre enfant de village tient dans ses innocentes mains, plus de vérités essentielles que n'en bégayèrent jamais ni Platon ni Pythagore. »

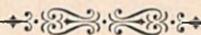
Qui ne voit l'immense bien qui s'accomplirait? Ajoutons que si tous ceux

qui le peuvent conduisaient ou envoyaient le dimanche leurs enfants au catéchisme paroissial; si l'on usait de l'influence que l'on peut avoir sur des parents, des amis, pour que ceux-ci remplissent leur devoir rigoureux et mettent leurs enfants en état de s'instruire dans la religion, nous vous le demandons, combien s'avanceraient rapidement et sûrement dans le chemin du ciel.

Si tous les Coopérateurs et les Coopératrices s'appliquaient ou à faire le catéchisme, ou à offrir des récompenses destinées aux enfants les plus assidus et les plus diligents, ou des secours aux familles d'enfants nécessiteux, soit encore à donner, surtout dans les villes, de leur superflu pour créer ou développer de concert avec le prêtre des Patronages, oh! sachez bien que nombreuses seraient les âmes qui vous devraient leur salut éternel et même leur félicité temporelle.

Si tout Coopérateur, toute Coopératrice témoignait un grand empressement proportionné à ses forces pour l'enseignement du Catéchisme, et s'inspirait du zèle des fervents chrétiens des premiers siècles pour propager dans le monde la Religion catholique, que de milliers et de milliers d'âmes seraient ou conquises ou conservées à Dieu.

Entendons la parole forte et autorisée du Souverain-Pontife, mettons-nous à l'œuvre avec courage et de toutes nos forces; donnons notre appui aux pasteurs, faisons-nous catéchistes, travaillons au salut des âmes.



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DOM BOSCO

EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Dom Gusmano (Suite).**

Départ pour les États-Unis.

Nous partions le 9 février pour les États-Unis; les adieux que nous firent nos confrères et leurs nombreux élèves échelonnés sur notre passage ne pouvaient pas nous laisser insensibles. En ce moment nous pensions aussi à un autre confrère, hélas! absent, qui avait été l'instrument de la divine Providence à Mexico où il fut le premier directeur. Je veux parler de Dom Picono, cet homme d'activité et de zèle qui sut si bien s'attirer les sympathies des généreux Mexicains et qui actuellement se trouve à la tête d'une autre œuvre importante. Je me permets de lui envoyer de cette maison de Mexico qui lui coûta à lui et à ses confrères tant de fatigues et de sueurs, un salut fraternel et plein d'admiration.

Lorsque nous nous embarquâmes, la veille de la Saint Joseph, la matinée était splendide, la mer calme, tranquille, à peine agitée par un léger zéphyr et par le mouvement des nombreuses barques qui passaient près du *Saint-Paul* sur lequel nous avons pris passage. Un dernier regard aux chers amis que nous laissons là-bas, un dernier signe d'adieu de la main, et nous sommes en route pour les États-Unis, dernière étape avant notre retour dans la vieille Europe.

Les États-Unis ne sont sans doute pas toute l'Amérique du Nord, mais elles en forment la partie la plus importante; la population augmente tous les jours et compte déjà plus de quatre-vingt millions d'habitants. Ce n'est cer-

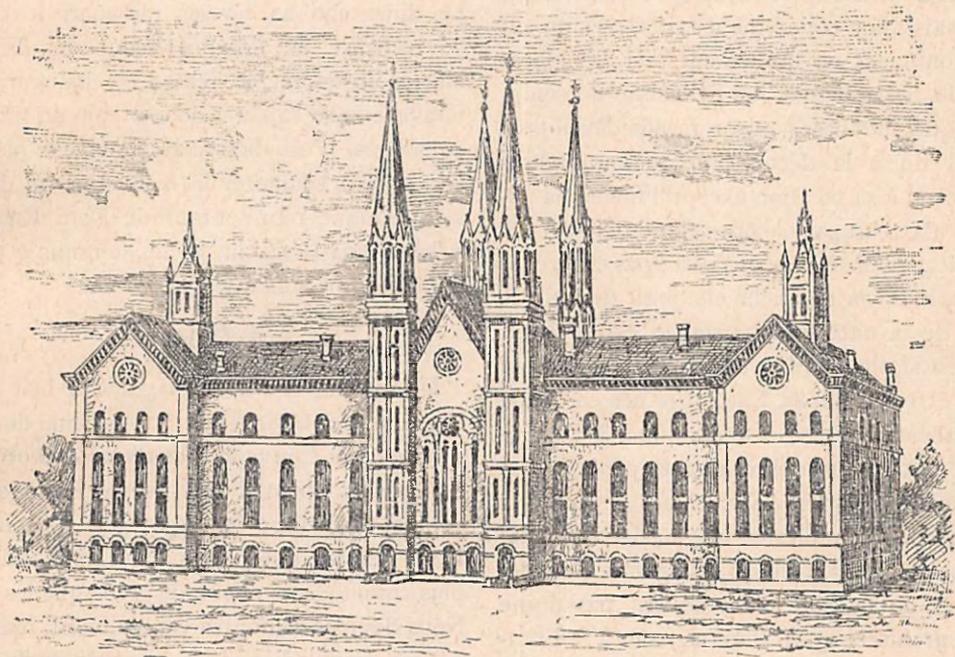
tainement pas beaucoup, quand on sait que la superficie du territoire est de près de 9.500.000 kilomètres carrés, mais quand l'on songe que l'émigration va toujours croissant et que sur vingt et un millions d'émigrés, l'Italie en a fourni en peu de temps plus de seize cent mille et que chaque année elle ajoute encore à ce triste chiffre, il est facile de prévoir les rapides progrès d'un peuple sur l'avenir duquel nous ne connaissons pas encore les desseins de la Providence, mais que nous estimons déjà devoir être très important. Nous avons traversé cette florissante République de Mexico à San Francisco de Californie et de San Francisco à New-York, pendant un voyage de dix jours consécutifs, et nous en sommes restés émerveillés. Les États-Unis étaient, tout le monde le sait, une colonie de la Grande Bretagne, mais ils secouèrent le joug de cette dernière le 4 juillet 1776. Il n'y eut pas qu'une cause, mais beaucoup, et la dernière, s'il me semble, fut le souvenir des outrages reçus et des persécutions souffertes par les premiers colons *puritains* et *dissidents* de l'anglicanisme dans leur pays. On tenta de refaire le trésor anglais qui s'était épuisé durant la guerre de sept ans, en imposant certaines taxes sur les colons américains. Ceux-ci s'y refusèrent et il fallut y renoncer, mais, en retirant le décret, on ne sut pas dissimuler la colère et on fit entendre que la Couronne avait le droit d'édicter des lois. De là mécontentement des Anglo-Américains qui répondirent en jetant à la mer, à Boston, les caisses qui contenaient les lois; et cela fut l'étincelle d'un immense incendie. Un congrès de 51 représentants des treize provinces, réunis à Philadelphie déclara les droits qu'ils estimaient

(*) Voir *Bulletin* d'Août.

posséder. On protesta à Londres et on recourut aux armes. C'est alors que le Congrès de Philadelphie qui avait pris le nom de Représentation de l'Amérique Septentrionale, proclama l'indépendance générale et acclama comme général en chef de l'armée Anglo-américaine Georges Washington, citoyen de l'État de Virginie. La guerre d'indépendance commença aussitôt, elle fut acharnée, très longue et finit avec le triomphe des Américains qui constituent actuellement une République fédérale

établies plus de deux cents maisons salésiennes, élevant plus de cent mille enfants des deux sexes.

Les six mille kilomètres de voie ferrée qui séparent Mexico de San Francisco furent parcourus en moins de six jours avec quelques courtes haltes, par exemple à *Passo* où les R. P. Jésuites nous reçurent bien fraternellement, et à *Los Angeles* où nous attendait Dom Borghino, Inspecteur de nos confrères des États-Unis. Tout en marchant à travers un véritable jardin



Collège des Italiens à Troy (Etats-Unis)

de 45 États, un district fédéral et six territoires ; le Président est nommé pour quatre ans.

Je n'ai pas la prétention de donner une idée complète des États-Unis, car cela m'entraînerait trop loin ; puis nous nous y sommes arrêtés trop peu de temps pour pouvoir le faire convenablement. Cependant je tiens à remplir la promesse faite à notre départ de Turin, c'est à dire, à vous rendre compte aussi exactement que possible de la visite effectuée par Dom Albéra, au nom de notre vénéré Supérieur Général. Ce voyage a duré 33 mois consécutifs à travers treize des nouvelles Républiques Américaines toutes plus florissantes les unes que les autres et où sont

d'orangers et de citronniers, nous aspirions un air embaumé et nous contemplions les merveilles de toute sorte qui s'étaient à nos yeux. Quelle différence avec les paysages des semaines précédentes ! Il faut bien le reconnaître, les Américains du Nord ne connaissent pas de difficultés ; observateurs et industriels, ils se servent de tout pour renverser les obstacles de la nature, et grâce à leur énergie et à leur constance, ils triomphent de tout.

La ville de Los Angeles éminemment commerçante contient une population de 120.000 habitants et son avenir est assuré. On dirait que le Seigneur y a versé ses dons à pro-

fusion, mais hélas ! la reconnaissance des habitants n'est pas égale. Nous n'y fîmes qu'un très court séjour et nous reprîmes le train qui nous amenait à San Francisco, capitale de la Californie et la première ville des États-Unis où se soit fondée l'Œuvre Salésienne.

San Francisco.

San Francisco compte actuellement 356.000 habitants ; elle fut fondée l'année même de la proclamation de l'indépendance américaine et est l'œuvre de quelques Religieux Franciscains et surtout de leur Supérieur, le Père Serra, à qui la reconnaissance commune a fait élever un superbe monument en bronze sur une des places de la ville. En ce temps San Francisco ne comptait que quelques cases, et son rapide développement est dû à la découverte de nombreuses mines d'or et à sa position exceptionnelle. Sa population n'atteint pas encore celle de New-York et de Chicago, elle n'en a peut-être pas encore les richesses, mais en revanche elle jouit de tant de beautés de la nature, son climat est si doux, son air est si pur que pas une ville au monde ne peut lui être comparée. Elle est située en forme d'amphithéâtre adossé à une colline, à l'extrémité septentrionale d'une longue péninsule et elle se reflète dans les eaux bleues de sa vaste baie large de dix milles et longue de cinquante milles. Les maisons, bien qu'atteignant quelquefois 15 et 20 étages, ne manquent pas d'une certaine architecture. Il faut signaler à S. Francisco le *Palace-Hotel*, véritable merveille, capable d'étonner même les Américains qui sont cependant habitués à tous les tours de force les plus extraordinaires. Cet établissement peut contenir 1200 personnes servies par une armée de garçons et de servantes. La vapeur et l'électricité y règnent en maîtres absolus ; tout s'y fait par leur concours efficace, et tandis qu'ailleurs l'homme s'impose de dures fatigues pour accomplir son labeur, ici il n'y a qu'à presser un bouton, tourner une clef ou regarder un manomètre. La force brutale de la nature, dominée par l'intelligence humaine, cuit les aliments, glace l'eau, nettoie la vaisselle, les draps, les habits, la maison, éclaire l'établissement, purifie l'air, transporte d'un endroit dans un autre, etc. etc.

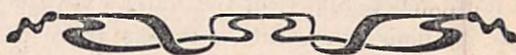
Nos confrères sont à la tête de l'église Saint Pierre-Saint Paul, suffisamment grande et très belle, surtout depuis les dernières restaurations. Elle est fréquentée par la colonie italienne qui atteint au chiffre de quinze mille. Outre cette église, ils administrent encore celle du *Corpus Domini* située à environ un heure de tramway, et s'occupent du Patronage qui comprend, les dimanches et jours de fête, plus de 1400 enfants. Les filles de Marie Auxiliatrice s'occupent, elles aussi, des jeunes filles et leur œuvre se développe de plus en plus dans ces faubourgs populeux. Le dimanche 22 février ramenait le dixième anniversaire de l'établissement des Filles de Marie, et en même temps on inaugurerait une nouvelle salle capable de contenir un millier de personnes. C'est dans cette immense pièce que l'on voulut souhaiter la bienvenue au digne et sympathique représentant de Dom Rua, Dom Albéra qui, le matin, avait communié pour la première fois soixante petites filles.

À Oakland.

De l'autre côté de la magnifique baie de San Francisco, et à vingt minutes à peine de bateau à vapeur, se trouve la ville d'*Oakland* où les Salésiens s'occupent d'une Colonie Portugaise qui depuis longtemps les réclamait à Dom Rua. Il me sembla que leur maison paroissiale était plus commode et mieux disposée que les autres. Nous devions remonter vers le Nord, mais Dom Albéra désira faire visite à la principale colonie italienne, à Asti, distante seulement de trois heures de San Francisco. Tout auprès se tenait une exposition agricole, et on tint à ce que nous allions la parcourir, malgré le peu de temps qui nous restait. Elle était vraiment magnifique sous tous rapports.

C'est le premier mars que nous partîmes dans la direction de Chicago avec l'intention de faire le cinquième jour une halte suffisante pour pouvoir célébrer le Saint-Sacrifice.

(A suivre.)



Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

VII

Le Triomphe d'un Patronage.

Plus le triomphe du patronage de Dom Bosco approchait, plus le démon redoublait de rage pour le détruire.

Durant l'année 1845, Dom Bosco au milieu de ses multiples translations, avait dû faire souvent le patronage en plein air. On entendait la messe dans une église quelconque; puis l'on partait en promenade, jouant sur les routes aux environs de la ville.

Mais l'hiver était arrivé et le patronage champêtre devenait impossible. Alors Dom Bosco loua une maison dans la rue Cottolengo, là où sont aujourd'hui les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Les jeunes gens s'y réunissaient le matin, s'y confessaient et comme il n'y avait pas de chapelle, on se rendait au sanctuaire de la Consolata. On y allait souvent en procession, la croix en tête, chantant des cantiques, à la grande édification de tous. A la Consolata, Dom Bosco continuait à entendre les confessions pendant que les jeunes gens assistaient à la messe. Les chapelains, qui étaient alors les Oblats de Marie, rendaient volontiers service à Dom Bosco. Ils l'aidaient même à confesser et l'engageaient à venir souvent dans leur église.

Le printemps arrivé, le patronage dut encore émigrer, les locataires voisins ne voulaient plus supporter le bruit des récréations. Dom Bosco loua un pré et ce fut là que l'on se réunissait le dimanche matin, là qu'on se confessait pour se rendre ensuite à la Consolata, entendre la messe et communier. Dans la soi-

rée, Dom Borel venait aider Dom Bosco et faisait le catéchisme. Il y avait instruction, cantiques, chant des litanies de la Sainte Vierge, et enfin récréation jusqu'à la tombée de la nuit. Alors les enfants se retiraient, Dom Bosco rentrait au Refuge, épuisé de forces, mais heureux du bien qu'il avait pu faire.

Or, voici une autre difficulté. Des curés de Turin se plaignirent de Dom Bosco, qui empiétait, disaient-ils, sur leurs droits et leur prenait leurs paroissiens. « Pourquoi, ajoutaient-ils, ces jeunes gens ne viennent-ils pas à nos églises? Nous sommes leurs curés. » Dom Bosco leur fit comprendre avec son calme habituel que les jeunes gens qu'il réunissait étaient pour la plupart des étrangers, venus de divers côtés travailler à Turin; qu'ils n'avaient pas de demeure fixe, souvent pas de vêtements convenables pour se présenter décemment à l'église. Ces raisons furent agréées et l'opposition cessa.

Mais à une tempête en succéda une autre et celle-ci plus violente que la première. Le vicaire, ou maire de la cité, était alors le marquis de Cavour, père du fameux comte de Cavour. Il manda Dom Bosco à l'hôtel de ville et lui défendit de continuer son patronage. « Ces réunions, dit-il, sont un danger pour l'ordre et la tranquillité publique. » Dom Bosco fit observer que c'était tout le contraire. Les jeunes gens livrés à eux-mêmes seraient un danger; tandis que disciplinés par la foi et la religion, ils ne pourraient inspirer aucune crainte. En faisant de bons chrétiens, disait-il, on en fait de bons citoyens, et outre l'instruction religieuse, ils reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Le marquis

*) Voir Bulletin d'Août.

ne voulut rien entendre et menaça Dom Bosco de la prison. « La prison, reprit Dom Bosco, est pour les malfaiteurs, et vous ne voudriez pas, Monsieur le marquis, mettre en prison un prêtre qui travaille, sous la direction de son évêque, au bien moral des jeunes ouvriers. » Cette contenance ferme désarma le terrible Marquis, qui sut d'ailleurs que le roi Charles-Albert était favorable au patronage de Dom Bosco.

Cependant il resta soupçonneux et résolut de surveiller les réunions du dimanche. Il y envoya des agents en civil, bien déguisés, qui se mêlèrent aux jeunes gens et assistèrent aux offices religieux. Ils devaient surtout se renseigner sur l'esprit des prédications de Dom Bosco. Ce dernier, qui s'aperçut de leur présence, non seulement ne laissa échapper aucune parole imprudente, mais en prit occasion pour prêcher les grandes vérités de la foi : la mort, le jugement, l'enfer ; de sorte que ces braves gens étaient tout impressionnés. Aussi en rendant compte de leur mission à leur chef, ils lui disaient : « Non seulement nous n'avons rien entendu de répréhensible, mais si vous nous envoyez encore, nous finirons par nous confesser. » Malgré cela, il semblait que les difficultés allaient toujours grandissant.

Dom Bosco avait loué le pré pour l'année 1846 toute entière. Mais après quelques semaines, il reçut du propriétaire l'ordre de le quitter dans la quinzaine. La raison alléguée, c'était que les jeunes gens, en courant et en s'amusant, non seulement détruisaient l'herbe, mais encore endommageaient la racine. D'un autre côté, on était à la fin des trois mois que la marquise Barolo avait donnés à Dom Bosco pour opter entre le patronage et le Refuge.

Chassé de partout, Dom Bosco espérait toujours. Il était encore sous l'impression du songe qu'il avait fait, et pour relever son courage et celui des autres, il aimait à redire : « Ayez patience, mes enfants, le jour vient où nous aurons un bel Oratoire avec cour, gale-

ries, église et aussi des clercs et des prêtres pour nous aider. » Dom Bosco faisait cette prédication d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux qui commençait à inspirer des inquiétudes. On crut que sa tête était dérangée. Les uns le plaignaient, les autres se moquaient, et tout le monde l'abandonnait.

Cependant la pieuse marquise Barolo qui jusqu'alors avait aidé Dom Bosco en mille manières, le voyant de plus en plus fixé dans son idée de patronage et d'oratoire, crut réellement qu'il avait la tête malade ; autrement il n'aurait pas négligé ses pensionnaires petites et grandes pour des garnements sans aveu. Elle pria deux vénérables prêtres de s'arranger de manière à le conduire à l'hôpital des fous, sans qu'il s'en doutât, afin qu'il y fût soigné et guéri. Elle s'engageait à payer tous les frais. Les deux mandataires le lui promirent. Ils partageaient d'ailleurs sa manière de voir. Un jour ils se présentent au domicile de D. Bosco comme pour lui faire une visite amicale. L'un d'eux était Dom Vincent Ponzati, curé de Saint Augustin, docteur en théologie. Ils commencèrent par féliciter Dom Bosco des progrès de son patronage, afin de l'amener sur ce sujet. Dom Bosco remercia ses visiteurs de l'intérêt qu'ils portaient à son œuvre et leur laissa entrevoir ses espérances : Écoles, atelier, vaste cour, grande église.

Ces messieurs n'en demandaient pas davantage. Ils échangent un coup d'œil, comme pour dire : « C'est bien cela, notre confrère est malade. » Alors ils invitent Dom Bosco à faire une petite promenade. Dom Bosco sort avec eux. Une voiture attendait à la porte, mais Dom Bosco refuse obstinément d'y monter le premier. Alors ces messieurs montent, et à peine sont-ils dans la voiture que D. Bosco pousse la portière et s'écrie : « En avant ! » Le cocher, qui avait la consigne, part à fond de train pour l'hôpital des fous. Ainsi fut prouvé que Dom Bosco n'était pas le plus fou des trois.

Les épreuves que nous venons de raconter,

auraient suffi pour décourager tout autre que Dom Bosco. Il tint bon, appuyé sur la confiance en Dieu. Cependant il fallait quitter le pré; le dernier dimanche arrivait où il ne serait plus possible de s'y rendre. C'était le dimanche des Rameaux de l'année 1846. Le matin, Dom Bosco avait conduit ses jeunes gens en pèlerinage à N. D. de la Campagne, à quelque distance de Turin. On y communia en grand nombre et avec ferveur. Le soir, on devait se rassembler sur le pré pour la dernière fois. Les exercices se firent comme de coutume. Et cependant, qui dira l'angoisse de Dom Bosco? Où irait-il le dimanche suivant, jour de Pâques? La nuit approchait, et rien... Dom Bosco pria constamment et sentit une tristesse profonde envahir son âme. « Mon âme est triste jusqu'à la mort », avait dit le Sauveur. Dom Bosco en était là. Au lieu de jouer comme de coutume, de causer avec les enfants, il se tenait à l'écart, pensif, soucieux, ne sachant quelle détermination prendre. A la fin, des larmes brûlantes tombèrent de ses yeux; la douleur était extrême et la prière redoublait.

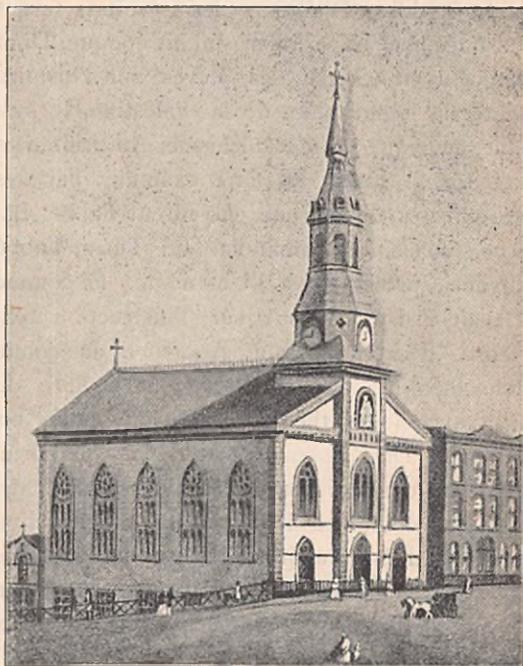
Enfin Dieu envoya l'ange consolateur. Un homme vint lui proposer un local. C'était une maison avec un hangar et une cour. Dom Bosco accompagne cet homme, examine l'emplacement, conclut le marché et revient vers ses jeunes gens, le visage radieux et tout transfiguré. Il leur annonce qu'il a trouvé un lieu convenable pour la réunion du dimanche suivant, jour de Pâques. Alors ce fut une explosion de cris, de vivats, un enthousiasme indescriptible, une scène digne de passer à la postérité!

Dom Bosco dit un mot sur le pèlerinage du matin. « La Madone nous a exaucés, ajouta-t-il, il faut la remercier »; et l'on termina la journée par la récitation du chapelet. Ce fut la prière d'actions de grâces. On se sépara le cœur à l'aise.

C'était l'heure du triomphe. En effet le patronage a désormais son siège définitif et il va s'y développer régulièrement, sans entraves sérieuses. Cependant le fameux local, après lequel on avait tout soupiré, n'était pas luxueux.

C'était un hangar en planches qui, à l'une de ses extrémités n'avait guère plus d'un mètre

de hauteur et à l'autre touchait presque à terre. Quand Dom Bosco le visita pour la première fois, il dut se baisser et prendre des précautions pour ne pas se casser la tête. La terre nue servait de pavé et quand il pleuvait c'était une mare. Les rats circulaient sous les pieds et les chauves-souris sur la tête. « C'est là que nous ferons la chapelle, disait Dom Bosco, elle pourra rivaliser avec l'étable de Bethléem ». Néanmoins, durant la semaine le hangar subit de notables transformations. Des



New York — Église de la Transfiguration.

terrassiers creusèrent le sol et enlevèrent la terre, des maçons exhaussèrent les murailles, des menuisiers placèrent un plancher: Dom Bosco, ses jeunes gens, l'ancien propriétaire lui-même, tout le monde y travailla, de sorte que le jour de Pâques, 12 avril 1846, le local était à peu près décent. On apporta les bancs qui étaient restés au refuge et Dom Bosco, régulièrement autorisé par l'archevêque, consacra au culte divin la nouvelle chapelle sous le vocable de S. François de Sales. On y célébra pour la première fois la messe au milieu d'une assistance nombreuse qui se composait des jeunes gens du patronage, des ha-

bitants du voisinage et de plusieurs personnes de Turin qui s'intéressaient à l'œuvre naissante. Tout ce monde était dans la joie, surtout les jeunes gens qui se voyaient définitivement chez eux.

Peu à peu l'Oratoire s'agrandit, D. Bosco loua, puis acheta les maisons voisines et y installa les écoles du soir. Les jeunes gens vinrent en grand nombre, D. Bosco y mit toute son ardeur et s'adjoignit quelques professeurs de bonne volonté. Maître et élèves rivalisaient de zèle de sorte que les progrès furent rapides. D'ailleurs les résultats furent constatés par un examen qui fit époque. Dom Bosco avait exercé ses élèves sur l'histoire sainte, la géographie de la Palestine, le système métrique et le catéchisme. Au printemps de 1847, il voulut les faire examiner par des personnages de marque. Ce furent l'abbé Baricco, conseiller communal de Turin, l'abbé Rayneri, professeur à l'Université. Et comme il avait insisté surtout sur l'instruction religieuse, il invita l'abbé Aporti et le comte Boncompagni, qui commençaient à faire du bruit avec leurs théories plus ou moins orthodoxes. Dom Bosco, constant dans ses principes, ne craignait pas de dire et redire devant eux comment il comprenait l'instruction et l'éducation populaires. Ces examinateurs manifestèrent hautement leur satisfaction et voulurent laisser des récompenses pour les plus méritants.

Le conseil municipal s'occupa alors des écoles de l'Oratoire. Il nomma une commission qui fit une enquête sérieuse, et les commissaires revinrent enchantés. Le résultat pratique fut un secours de 300 francs voté par le conseil municipal et qui fut payé à Dom Bosco jusqu'en l'année 1878. L'autorité municipale fit plus. Elle institua les écoles du soir à Turin; cet exemple fut suivi dans les principales villes d'Italie.

C'était l'époque où le système métrique passait de France en Piémont. Dom Bosco entra aussitôt dans le mouvement. Il apprit à ses jeunes ouvriers le nom des nouvelles mesures et leur valeur par la comparaison avec les anciennes. Il fit même un petit traité du système métrique qui eut une certaine vogue

dans les écoles du Piémont. Pour faire entrer ces notions dans la tête de ses apprentis maçons et autres, il composa sur la matière un dialogue humoristique qui eut l'honneur de la scène et fit beaucoup rire.

Le patronage avait réellement triomphé. La persécution s'était changée en admiration.

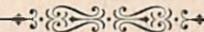
D'autre part, les fêtes religieuses de l'Oratoire commençaient à fixer l'attention en même temps qu'elles réjouissaient les jeunes gens, les moralisaient et les attachaient à leur patronage. La fête de St. Louis de Gonzague eut cette année 1847 un éclat extraordinaire. Mgr Franzoni, archevêque de Turin, consentit à venir la présider. Il voulait donner un témoignage public de sa bienveillance pour le patronage.

Qui dira le bonheur de Dom Bosco et surtout de ses enfants? On n'omit rien pour recevoir l'archevêque avec toute la solennité possible.

Ce qu'on ne pouvait pourtant pas faire, c'était exhausser la chapelle. Aussi, quand Monseigneur, à qui on avait préparé un trône, voulut se lever pour parler aux jeunes gens, sa mître cogna le plafond et le prélat dut l'enlever pour se tenir debout. Il sourit et dit à demi-voix : « Il paraît qu'il faut s'incliner devant ces jeunes messieurs et leur parler la tête découverte. » Plus tard, il fit allusion à ce fait en écrivant de Lyon à Dom Bosco, qui bâtissait l'Église de St. François de Sales : « Tâchez, lui dit-il, de faire la voûte assez haute, pour que j'y puisse parler, mître en tête. »

Plus tard, de ce patronage de Dom Bosco, si laborieusement fondé, contredit et persécuté dès son berceau, sortira la pieuse Société de St. François de Sales, qui, approuvée par le Souverain Pontife, prendra rang parmi les ordres religieux, et ira porter dans les deux mondes, aux enfants du peuple, le bienfait de l'éducation chrétienne sous toutes ses formes. Le triomphe ne pouvait être ni plus complet ni plus éclatant.

(À suivre).





Terre de Feu
Patagonie Méridionale

Mission de l'île Dawson.

(Lettre de l'abbé Borgatello).

Punta Arenas, 26 avril 1905.

Très vénéré Père Dom Rua.

Mgr Fagnano Préfet Apostolique me confie la douce charge de vous donner quelques nouvelles concernant notre Mission de l'île de Dawson et je m'en acquitte avec grand plaisir.

Je suis venu à Dawson sur la fin de février pour y suivre avec une trentaine de confrères et de l'île et de Punta-Arenas, les exercices spirituels que nous prêchèrent les deux zélés missionnaires Dom Spreafico et Dom Noat. A ce moment régnait à Punta Arenas la fièvre scarlatine que l'on appelle ici *Aljombrilla* et qui faisait de très nombreuses victimes, surtout parmi les enfants ; à Dawson au contraire, l'état sanitaire était excellent et il n'était nullement question de cette terrible épidémie. Mais à peine le bateau qui nous portait y fut-il parvenu que subitement le fléau se faisait sentir et quelques jours étaient à peine écoulés que presque tous les Indiens hospitalisés dans notre Mission en étaient atteints. Nous nous faisons médecins et infirmiers, et tous ceux qui voulurent bien suivre nos conseils et nous obéir furent bientôt hors de danger. D'autres, au contraire, qui furent rebelles à tout traitement

et se laissèrent guider par leur caprice, le payèrent de leur mort. Faut-il dire que quelques uns et spécialement les vieillards, au lieu de rester sur leur natte, bien garantis du froid, ainsi que le conseillent les médecins, préféraient demeurer dehors, exposés à toutes les intempéries, couchés à plat-ventre sur un terrain humide, la poitrine à peine couverte, sous prétexte de jouir d'un peu de fraîcheur et de calmer ainsi la fièvre qui les consumait. On avait beau leur crier de rentrer sous leur hutte, car ce qu'ils faisaient était très imprudent et dangereux pour leur santé, ils vous répondaient tout tranquillement : « Il fait trop chaud dans la hutte, nous ne pouvons pas y résister, tandis qu'ici nous sommes très bien. »

Certains autres feignaient d'obéir à nos prescriptions. ils entraient dans leur case ; mais pour en sortir aussitôt en cachette ; puis ils buvaient avec excès une quantité inimaginable d'eau très fraîche et pour ainsi dire glacée : c'était en quelque sorte forcer la divine Providence à faire des miracles.

Cependant les plus civilisés, et parmi eux, les enfants et jeunes gens qui vivent dans notre établissement, suivaient rigoureusement nos avis et nos ordonnances, et nous n'eûmes pas à enregistrer de décès. Pour beaucoup la maladie fut un salutaire remède pour leur âme ; en l'acceptant comme une douce visite du Seigneur, ils firent une confession générale et reçurent la Sainte Communion comme si c'eût été la dernière.

Un certain soir, et sans que personne leur ait rien dit, ils m'envoyèrent chercher et voulurent tous se confesser à moi, parce que sans doute j'étais un étranger pour eux. Je les trouvai animés de tant de foi et de piété qu'ils me parurent

dignes d'être donnés en exemple à tant de chrétiens de nos jours qui dans leurs pratiques de dévotion, en supposant qu'ils les fassent encore, n'apportent que du superficiel, car le cœur n'y est pas. Bons Indiens ! Vous êtes venus les derniers à notre sainte Religion, mais vous êtes bien les premiers parmi les fervents. Oh ! persévérez, persévérez !

J'eus une grande consolation en assistant à son lit de mort une jeune indienne de vingt ans à peu près ; elle n'était que depuis quelques mois à la Mission et demeurait chez les Sœurs. Elle était déjà malade, et la famille dans laquelle elle servait comme domestique n'avait pas voulu la garder, d'abord parce qu'elle n'était plus en état de travailler, et ensuite parce que l'on craignait qu'elle ne communiquât son mal à quelque membre de la famille. Alors sur mes indications elle se rendit à Dawson où je lui assurais qu'elle y rencontrerait toute satisfaction. Ce ne fut pas sans peine qu'elle put parvenir à la Mission où elle ne tarda pas à se faire remarquer par sa bonté, sa piété et sa patience inaltérable. Le lendemain de mon arrivée dans l'île, apprenant qu'elle était plus gravement malade j'allai immédiatement la voir. Elle avait précisément reçu dans la matinée toutes les consolations de notre sainte Religion et je la trouvai tranquille, souriante, heureuse. Elle se réjouit beaucoup de ma visite, me remercia du conseil que je lui avais donné d'entrer dans cette pieuse Mission où elle était si bien sous tous rapports et où elle se préparait à bien mourir. Elle m'ajouta qu'elle mourait volontiers parce qu'elle espérait bien aller dans le Paradis où elle verrait Jésus et Marie Auxiliatrice et où elle prierait continuellement pour moi, pour les Sœurs et tous les Salésiens. Elle me demanda la bénédiction de Marie Auxiliatrice que je m'empressai de lui octroyer, et aussitôt après, comme si elle n'eut plus attendu que cette suprême faveur, elle ferma les yeux et les lèvres et s'endormit doucement dans le Seigneur. Quelle belle mort ! Combien en ai-je déjà vu de semblables parmi ces sauvages convertis ! On est presque jaloux en les voyant partir de cette terre, pleins de foi, de piété et d'intime contentement, comme s'ils se rendaient à un festin, avec vraiment indiquée sur le visage l'espérance d'entrer bientôt

dans une vie meilleure et pour toute l'éternité. Oh ! Comme alors les fatigues du missionnaire sont bien payées ? Comme sont bien dépensées les aumônes des Coopérateurs qui concourent à cette œuvre si belle de l'évangélisation des sauvages ! Il est vrai que ces bons Indiens disparaissent bien vite, et que les Missionnaires n'ont pas la consolation de voir les chrétientés qu'ils établissent plus nombreuses, plus florissantes. Mais qu'importe, pourvu que le but principal pour lequel ils ont abandonné parents, amis, patrie soit atteint : « *Qu'ils sauvent leurs âmes, s'écriait le grand Pontife Léon XIII, de vénérée mémoire, puisqu'il n'est pas possible de faire autre chose.* »

Actuellement, la lutte a cessé contre ces pauvres malheureux.

On ne va plus à leur poursuite, il n'y a plus de chasse d'esclaves, car désormais tous sont civilisés, et les quelques Indiens qui n'ont pas encore abandonné leurs vieilles pratiques, sont en si petit nombre qu'ils ne peuvent plus être effrayants. C'est que la Croix a pleinement triomphé, et le règne de notre Seigneur Jésus-Christ s'est étendu rapidement sur cette nation, jadis barbare et aujourd'hui complètement chrétienne. Que Dieu en soit béni !

Bien-aimé Père, daignez agréer les salutations les plus respectueuses et les remerciements les plus vifs de tous les Indiens de la Mission de l'île de Dawson, en même temps que les hommages religieux de Mgr Fagnano, de tous nos confrères. Souvenez-vous de nous au Saint Sacrifice de la Messe, bénissez-nous et croyez-moi votre très dévoué et reconnaissant fils en

Notre Seigneur

MAGGIORINO BORGATELLO, Ptre.

AVIS

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le *Bulletin Salésien* changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le *Bulletin* nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant ou en envoyant à l'«*Écho de Fourvière*,» 26, Place Bellecour, Lyon, la bande d'un *Bulletin* sur laquelle elles auront écrit leur nouvelle adresse. De la sorte elles n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur *Bulletin* mensuel.



LE CULTE DE * * * * * MARIE AUXILIATRICE

VI

L'Image vénérée.

On n'ignore pas que le merveilleux et touchant tableau de Marie Auxiliatrice, avant même qu'il ne fut exposé à la vénération publique au dessus de l'autel-majeur du nouveau Sanctuaire, était depuis longtemps gravé dans l'esprit de Dom Bosco. Celui-ci, tandis que les travaux du temple se continuaient, fit appeler le peintre Tommaso Lorenzone et lui dépeignit dans les plus petits détails le cadre qu'il rêvait et désirait. Lorenzone écouta avec une attention religieuse Dom Bosco et s'efforça de se conformer minutieusement aux indications qu'il avait reçues. Artiste, non seulement de valeur, mais au sentiment chrétien, il réussit admirablement dans son œuvre; il a avoué à plusieurs reprises que pendant qu'il traçait le visage de Marie Auxiliatrice, il lui sembla qu'une main invisible guidait son pinceau. De fait, quiconque contemple la sainte Image, demeure frappé de la douceur, de la beauté de cette figure royale-maternelle et il se sent le cœur inondé de dévotion et de filiale confiance.

Comme une céleste vision, la divine Auxiliatrice apparaît au milieu d'une mer de lumière que font pleuvoir du haut du Ciel le Père Éternel et l'Esprit Saint, et qui symbolise admirablement la dignité et les grâces infinies dont elle a été enrichie. Deux troupes d'anges, aux ailes gracieuses, contemplent avec amour leur Reine, qui de la main droite tient le sceptre et de la gauche presse doucement sur sa poitrine le Divin-Enfant. Et Jésus souriant

lui tend ses petits bras, l'embrasse et il semble qu'il dise: *Priez, priez ma Mère; j'ai tout remis entre ses mains.* Les Apôtres et les Évangélistes font tout autour de la Vierge une respectueuse couronne, et soit qu'ils fixent sur Elle leurs regards, soit qu'ils les abaissent avec émotion vers ceux qui s'approchent de l'autel, eux aussi semblent dire: *Venez, accourez, ô chrétiens; voici votre Auxiliatrice!* Au bas du tableau et tout dans le fond se découvrent dans le lointain les collines de Turin, et plus près, au premier plan, c'est l'Oratoire, c'est le Sanctuaire du Valdocco, indiquant ainsi et la ville et le temple des perpétuels triomphes de Marie Auxiliatrice.

Telle est, bien imparfaitement décrite, la merveilleuse Image de la Madone qui fut, dès le 9 juin 1868, vénérée dans le Sanctuaire du Valdocco et sur la tête de laquelle le 17 mai 1903, Son Éminence le Cardinal Richelmy, *au nom et par l'autorité* de S. S. Léon XIII, déposait la couronne d'or, au milieu d'un concours immense d'évêques, de prêtres et de fidèles accourus pour honorer et acclamer la divine Auxiliatrice.

Or, nous le demandons, qui donc pourrait exposer en quelques lignes la puissance de la Mère de Dieu et les faveurs obtenues au pied de son image bénie? De l'autel qui lui est dédié partent chaque année pour l'Amérique, l'Asie et l'Afrique de nombreux apôtres missionnaires qui, tout là-bas, là-bas, au souvenir de l'Image de leur bonne Mère, se sentent immédiatement remplis de courage, réconfortés, et redoublent de zèle dans leurs labeurs pénibles et souvent dangereux à travers les forêts et les déserts.

(*) Voir *Bulletin* d'Août 1905.

Toutes les classes de personnes accourent à Elle, comme l'écrivait Dom Bosco, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les bien portants et surtout les malades, les affligés; et ce n'est pas seulement de nos pays qu'ils accourent, mais de toutes les parties du monde, même les plus éloignées. Pas un seul jour ne se passe sans que des pèlerins et des lettres nous arrivent, sollicitant de la Madone des

grâces et des bénédictions. Une telle dévotion, ou plutôt, cet amour, cette confiance, cet élan, ce recours à Marie Auxiliatrice, va toujours en augmentant au milieu des fidèles et (remarquez, bien chers Coopérateurs, cette parole) il n'est pas loin le temps où tout bon chrétien unira à la dévotion au Très Saint Sacrement et au Sacré-Cœur de Jésus, celle à Marie Auxiliatrice (1).

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

À quoi servirait l'immense puissance de Marie sur le cœur de Dieu, et les grâces de son Fils adorable, si elle ne s'occupait pas de nos intérêts et ne faisait pas tourner sa grandeur à notre protection? Dieu ne l'a placée sur un trône de puissance qu'afin qu'elle serve mieux notre cause. Marie, dit Bossuet, était la Mère de notre Sauveur, sa qualité s'élève bien haut auprès du Père Éternel; et la même Marie, étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'intéresser à notre bonheur! Mère de Dieu, elle peut tout obtenir; Mère des hommes, elle veut tout accorder. S'il est vrai de dire que, seule, elle peut plus auprès de Dieu que tous les Saints ensemble, il est vrai aussi qu'elle intercède pour nous auprès de Dieu, plus que tous les bienheureux; seule, mieux que tous les Saints, elle protège l'Église et assure son triomphe sur tous ses ennemis.

Ma mère, âgée de 80 ans, étant malade et moi redoutant une opération, nous avons promis à la Sainte Vierge une petite offrande pour son sanctuaire de Turin et l'insertion dans le *Bulletin salésien* si nous obtenions ces grâces; nous sommes guéries et offrons à Notre Dame toute notre reconnaissance.

Saint-Rémy-lèz-Chevreuse, 13 Juillet 1905.

M. G.

* *

En 1904, j'ai demandé à Marie Auxiliatrice avec une grande confiance la grâce du succès dans un examen très difficile que je devais passer. Comme la bonne Madonne de Dom Bosco m'a exaucé je viens accomplir la promesse que je lui avais faite de publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*.

Cette année encore, au mois de Juin, me trouvant dans la période de mes examens j'ai invoqué la protection de Notre Dame Auxiliatrice et du Saint Curé d'Ars, avec promesse, si j'étais exaucé, de faire insérer dans le *Bulletin* la grâce reçue. Quoiqu'imparfaitement

préparé à la suite d'un malheur qui frappa ma famille, j'ai obtenu, par leur intercession, comme l'année dernière, un excellent résultat à mon examen.

En reconnaissance de ces faveurs, je rends grâce à Notre Dame Auxiliatrice et au Saint Curé d'Ars et j'invite tout le monde à recourir à leur puissant patronage, avec l'assurance d'être pleinement exaucés.

Oran, le 8 juillet 1905.

R. S., étudiant.

* *

S'il est un devoir pour les dévoués serviteurs de Marie Auxiliatrice de publier ce qui peut exciter à la confiance envers elle, procurer sa gloire et témoigner la reconnaissance qu'on lui doit, je viens m'accuser d'avoir attendu plus de deux ans pour m'acquitter de cette douce obligation. L'idée m'est venue que cela pourrait bien être la cause d'une foule d'ennuis et de tracasseries qui me sont sur-

(1) Cfr. Dom Bosco : *La petite nuée du Carmel.* — Préface.

venus. Que la toute aimable Vierge Auxiliatrice veuille bien me pardonner ma négligence. Voici le cas: En 1886, je fondais une maison de commerce que je mettais sous sa protection, l'assurant que chaque fois que je réaliserais un certain chiffre d'affaires, dans le mois, je lui ferais parvenir à son Sanctuaire telle somme. Presque tous les mois je suis arrivée à ce chiffre qui à la longue devait me procurer un résultat qui me permettrait de vivre modestement mais parfaitement indépendante, au moment où les forces amoindries exigeraient de moi la cessation de tout travail. Je recevais donc la grâce que je sollicitais, mais, par contre, par un concours de circonstances que je ne saurais détailler ici, il m'était impossible de mettre en réserve ce que je gagnais, et au bout de 18 ans de travail et d'économie, je n'étais pas plus avancée qu'au premier jour. J'en étais bien triste, lorsque à un moment donné, par suite d'un revirement tout à fait impossible à prévoir, je me suis trouvée pourvue de la situation financière que je voulais réaliser et qui me permette faire un peu de bien autour de moi. Gloire donc, confiance et reconnaissance à la Madone de Dom Bosco!

Metz, mai 1905.

X.

**

Par une lettre du sept février dernier, je vous avais, bien cher Père, demandé le secours de vos prières aux pieds de Notre Dame Auxiliatrice pour une cause temporelle très vivement désirée. Ayant été exaucée au delà même de mes desirs, je m'empresse de vous envoyer ce que j'avais promis en action de grâce, un mandat-poste de la valeur de 18 fr. pour une demi-journée de pain.

Croix de Vie, 24 mai 1905.

M. G.

**

Une mère de famille promet à Notre Dame Auxiliatrice de faire célébrer une messe d'actions de grâces dans son Sanctuaire et d'en-

voyer une aumône de dix francs pour les Œuvres salésiennes si elle obtient une grande faveur qu'elle demande à la Sainte Vierge pour l'un de ses enfants.

Dans la mer des Indes, 24 mai 1905.

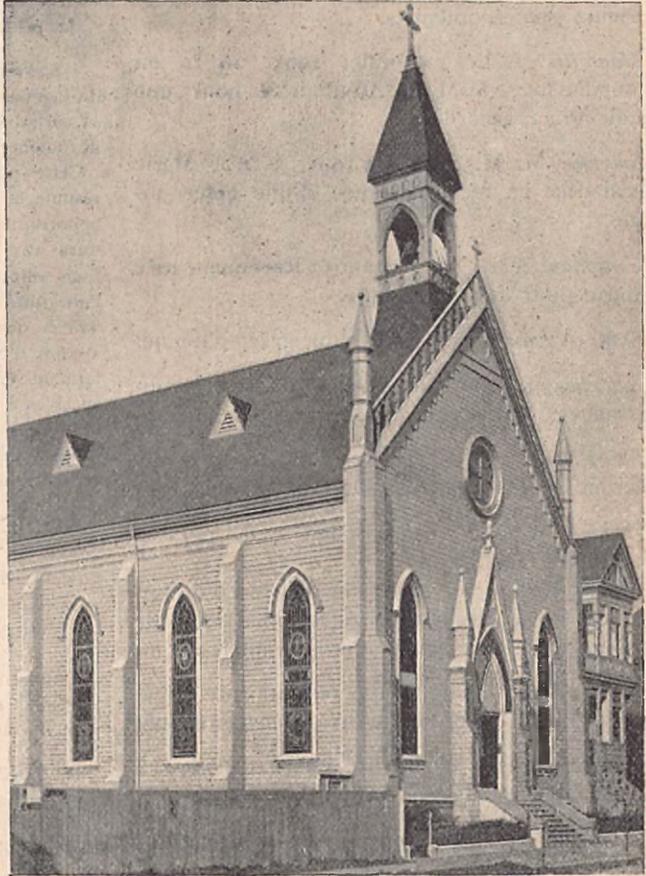
L. M.

**

Grâce obtenue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice et messe promise pour la réconciliation d'un ménage.

Le Puy, 28 Juin 1905.

M. G.



Oakland — Eglise de la Colonie Portugaise.

**

Vive reconnaissance à la Sainte Vierge pour sa constante protection pendant la maladie que je viens de faire. Ci-joint 12 frs. pour messe d'action de grâces et pour les missions.

Toulon, 18 Juin 1905.

M. A.

**

Honneur, amour et gloire à Marie Auxilia-

trice en reconnaissance de la guérison obtenue de la mère et de l'enfant Gontier Cécile.

Champorcher,

B.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Aubagne: L. R. 15 juillet 1905., 10 fr. pour plusieurs grâces obtenues.

Marseille: A L. 12 Juillet 1905: 20 fr. en reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grande grâce accordée.

Smyrne: M. M. 4 juillet 1905: 5 fr. à Marie Auxiliatrice en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Courniou: A. R. 13 juin 1905: Reconnaissance à Marie pour meilleure santé.

Saint Nazaire: E. C. 5 fr. pour grâce obtenue.

Salernes: L. 28 juin 1900: 5 fr. en reconnaissance à Marie pour meilleure santé.

Saint-Brieuc: J. de L. 21 juin 1905: 5 fr. pour meilleure santé obtenue.

Bédarioux: X., 7 juin 1905: 5 fr. pour la réussite d'examens.

X.: 5 fr. pour célébrer une messe en l'honneur de Marie Auxiliatrice en reconnaissance de plusieurs grâces obtenues par son intercession.

Belley: P. G. 11 mai 1905: offrande pour guérison obtenue et préservation de la contagion.

Nantes: B. de B., juillet 1905: 1 fr. 50 en reconnaissance de grâces obtenues.

Paris: L. S. 100 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Paris: S. et St. L., 24 juin 1905: 10 fr., pour deux grâces temporelles obtenues.

Montmagny (Canada): J. G. 14 juin 1905: 3 fr. pour faveur obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice.



Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

Les grandeurs de la Maternité chrétienne.

1 volume in-12° de 400 pages. Prix 3 fr. 50.
Dépôt au bureau de l'Écho de Fourvière,
26, Place Bellecour, Lyon. Envoi franco par
la poste.

« Sauver la famille en rehaussant dans les âmes l'idée de la maternité chrétienne et en remplaçant à son front sa véritable auréole, la douce et glorieuse auréole du dévouement et du sacrifice. »

Cette pensée d'un fils de saint Ignace, le P. Félix, résume le but de ce livre. Sur un sujet qui est d'une opportunité très actuelle, l'auteur a réuni et relié les unes aux autres par de pieux commentaires, des citations empruntées à un grand nombre d'auteurs, soit de l'antiquité chrétienne, soit contemporains. Elles font bien voir ce que la mère doit être dans une société qui aurait à cœur d'être fidèle à l'esprit de l'Évangile et elles renferment en même temps les exhortations les plus persuasives à combattre le naturalisme et autres funestes influences qui tendent à détruire chez nous la vie de famille, telle que Dieu a voulu l'établir pour l'honneur et le bonheur de l'humanité.

ÉTUDES — 20 juin 1905: Nos Cathédrales, *Jules Doizé*. — Le P. Jacques Salez et son compagnon, martyrs de l'Eucharistie, *F. Tournier*. — La spontanéité intellectuelle, *Victor Foucel*. — L'unique séparation. — Dévolution des biens, *Paul Dudon*. — Le Milieu historique et religieux de l'Ancien Testament, *Jean Calès*. — Bulletin d'économie sociale, *Charles Antoine*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la Quinzaine — Table du tome 103.

ÉTUDES — 5 juillet 1905: Les Trois Bienheureux Martyrs de Hongrie, *Henri Chérot*. — Nos Cathédrales, *Jules Doizé*. — Au Congrès d'Athènes, *Louis Jalabert*. — La spontanéité intellectuelle, *Victor Poucel*. — L'âme russe contemporaine, *Lucien Roure*. — Le P. Auguste Bélanger (notice nécrologique), *La Rédaction*. — Bulletin d'histoire théologique, *Joseph Brucker*. — Encyclique de S. S. Pie X sur l'action catholique. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 juillet 1905: I. L'explication morale des Dogmes, *Eugène Portalé*. — II. L'unique Séparation — Prêtres et Églises — Associations et police, *Paul Dudon*. — III. Une vénérable institution. — Les Stations de Carême, *Joseph Burnichon*. — IV. Les merveilles eucharistiques à Lourdes, *Docteur Boissarie*. — V. Sur l'histoire d'un dogme, *Adhémar d'Alès*. — VI. Bulletin littéraire. L'âme française dans la littérature contemporaine, *Pierre Suau*. — VII. Revue des livres — VIII. Notes bibliographiques. — IX. Événements de la quinzaine.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

VERVIERS (Belgique) — XX.e Anniversaire du Cercle « Les Vétérans ». Extrait du *Courrier du soir*, journal catholique de Verviers.

Hier, jeudi de l'Ascension, le Cercle *Les Vétérans*, une de nos plus vaillantes et de nos principales Sociétés Catholiques, célébrait l'anniversaire de sa fondation.

Il fêtait ses vingt ans et à cette occasion des solennités avaient été organisées.

A 10 h., tous les membres des *Vétérans* et des *Jeunes Ouvriers* ont assisté à la grand'messe chantée dans la salle du local transformée en chapelle.

Cette cérémonie, vraiment belle, a été encore rehaussée par l'exécution remarquable d'une messe de Charles Gounod, interprétée par la section chorale du Cercle.

A l'évangile le R. P. Féty, salésien de la maison de Liège, a fait un sermon très apprécié.

La sainte messe terminée et la salle rendue à sa destination ordinaire, une assemblée générale s'est tenue. A midi, M. Pierre Limbourg, président des *Jeunes Ouvriers*, ouvre la séance.

Sur la scène ont pris place, à côté de M. le chanoine Herzet, révérend curé-doyen de Verviers, — présidant en l'absence de M. Alfred Simonis, 1er vice-président du Sénat, président d'honneur, empêché par un deuil de famille, mais qui avait tenu, malgré cela, à assister à la messe au milieu de ses chers *Vétérans*, — MM. Pierre Limbourg, président des *Jeunes Ouvriers*; Mathieu Naveau, président des *Vétérans*; l'abbé Cosson, directeur; Dom Scaloni, supérieur des Salésiens; Armand Simonis; Deveux, secrétaire, et tous les membres du Comité.

M. Deveux, secrétaire, présente un intéressant rapport sur la carrière fournie par le Cercle, et nous extrayons le passage suivant relatif à l'Œuvre salésienne.

« Mais il me tarde d'arriver à l'orientation nouvelle que notre Cercle a prise dans ces derniers temps, sous l'impulsion surtout du vénéré directeur des Pères Salésiens M. l'abbé Cosson, à qui nous devons notre installation dans une salle spacieuse, bien aménagée et douée de tous les agréments désirables; ce beau local nous a permis d'établir des soirées intimes mensuelles, auxquelles participent les membres avec leurs familles; cependant nous n'avons pas cherché seulement par là à offrir le dimanche des séances récréatives où le père trouve son délassement en compagnie de sa femme et

de ses enfants, mais nous avons tenu à leur donner un cachet instructif par l'organisation de causeries sur des sujets d'économie sociale, d'histoire, de littérature et d'apologétique; nous avons eu le plaisir de voir votre petite tribune occupée à diverses reprises par des orateurs de mérite, tels que le Révérend Dom Scaloni, supérieur provincial des Salésiens, M. l'abbé Cosson, M. P. Limbourg, M. Ant. Borboux, représentant M. F. Coemans, conseiller provincial, M. H. Bonjsan, conseiller communal et M. Henri Davignon, publiciste distingué. Ces conférences ont été encadrées de parties musicales dans lesquelles se sont fait entendre une pléiade de chanteurs et de diseurs de premier choix.

Le succès obtenu nous engage à persévérer dans cette voie, et même à y accentuer notre action; en présence de la guerre acharnée faite en ce moment à nos convictions religieuses et sociales, nous ne pouvons rester indifférents et nous avons l'obligation d'employer notre influence au triomphe du bien.

Aussi, partout dans la modeste sphère de notre activité, dans notre entourage, à l'atelier et au dehors, dans l'accomplissement de nos devoirs de fils et de pères de famille, de travailleurs et de citoyens, les *Vétérans* ne renieront jamais l'éducation chrétienne qu'ils ont reçue et se feront gloire de marcher derrière des chefs aimés et respectés, tels que MM. Alfred Simonis, sénateur; Davignon et Borboux, leurs représentants, qui sont les vrais et désintéressés défenseurs des classes laborieuses et que nous sommes fiers de compter parmi nos membres d'honneur. »

Le rapporteur est interrompu à différentes reprises par des salves d'applaudissements, et les noms des différentes personnalités qu'il cite sont acclamés.

M. Pierre Limbourg, en un discours très écouté, rappelle les premières années du Cercle, auquel il a consacré toute son ardeur, et fait ressortir que cette œuvre modèle lui a donné beaucoup de satisfaction. Environ 6,000 jeunes gens ont passé par la Société des *Jeunes Ouvriers*, et, au milieu de cette masse, attirée au local par des raisons diverses, il s'est constitué naturellement un corps d'élite formé des meilleurs collaborateurs de la direction. Ce noyau est devenu le *Cercle des Vétérans*.

C'est donc avec orgueil, dit l'orateur, que dans les Conférences sur les œuvres sociales, tant en

ville qu'à l'étranger, il a pu parler des Vétérans et les citer en exemple.

Il est heureux de les féliciter et c'est avec satisfaction qu'il a entendu le rapporteur déclarer qu'ils étaient toujours disposés à aller de l'avant, à marcher au premier rang de l'armée du bien.

Il félicite de son dévouement au Cercle le président, M. Naveau, les Salésiens qui ont apporté à l'œuvre l'appui de leur expérience et de leur dévouement et tout spécialement le directeur de la maison de Verviers M. l'abbé Cosson.

Rappelant qu'il y a précisément cinq ans que ce dévoué religieux est arrivé aux Jeunes Ouvriers, M. Limbourg provoque une chaleureuse manifestation en son honneur.

De superbes ornements sacerdotaux sont offerts à M. l'abbé Cosson au nom du Cercle, et des fleurs sont remises à M. Naveau.

M. l'abbé Cosson, très touché par les témoignages d'estime et d'affection dont M. Limbourg s'est fait l'interprète, remercie les membres des Jeunes Ouvriers et des Vétérans.

En termes simples, mais empreints de beaucoup d'élévation, il remercie Dieu de l'avoir choisi pour venir travailler dans un tel Cercle, et remerciant les Vétérans de leur magnifique cadeau, il accepte celui-ci de tout cœur parce qu'il est destiné à l'œuvre tout entière dont il va grossir le patrimoine.

Parlant ensuite du patrimoine moral constitué par plus de 40 ans d'enseignement, d'efforts, de bonne volonté et de dévouement, il engage

les jeunes à suivre les traces des anciens s'ils veulent devenir des ouvriers instruits, des ouvriers chrétiens. Il définit très clairement le but de l'œuvre des patronages et remercie ensuite les bienfaiteurs du Cercle, le clergé et les collaborateurs de la direction.

En terminant, il demande à Notre-Dame Auxiliatrice de répandre ses bénédictions sur les familles des membres afin que l'œuvre continue à devenir de plus en plus prospère (Appl. prolongés).

Après quelques paroles de M. le Chanoine Herzet, curé doyen qui excuse M. Alfred Simonis, 1er vice-président du Sénat et qui adresse ses félicitations et ses encouragements aux Vétérans, Dom Scaloni remercie M. Limbourg des paroles élogieuses qu'il a adressées aux Salésiens, qui resteront toujours profondément attachés aux intérêts spirituels et matériels des membres du Cercle dont ils ont la direction.

Il loue Dieu de la prospérité de ce Cercle et félicite le Comité pour le dévouement dont il fait preuve. Il conseille aux membres de rester bien unis s'ils désirent voir leur Société prospérer encore, et les invite à redoubler d'activité. Il termine faisant des vœux pour la prospérité du Cercle des *Jeunes Ouvriers* et des *Vétérans* (Appl.).

A 1 h. M. Limbourg lève la séance.



TURIN — Fête de Saint Louis de Gonzague. — Comme toutes les années, la fête de Saint Louis de Gonzague fut célébrée avec le plus de solennité possible. Fixée au 25 Juin, elle s'ouvrit par les



Groupe d'élèves de Lisbonne.

nombreuses communions qui se firent aux deux messes de communauté. Le soir, aux Vêpres, ce fut le P. Hyacinthe Scapardini, des Frères Prêcheurs, qui prononça le panégyrique du Patron de la Jeunesse. Une magnifique procession présidée par Notre Supérieur Général Don Rua, se déroula ensuite dans les différentes cours de l'Oratoire et fut clôturée par la Bénédiction du T. S. Sacrement.

— La dimanche suivant, 2 juillet, ce fut le tour du Patronage. Les jeunes gens, venus en grand nombre à la grand'messe célébrée par l'Inspecteur Dom Barberis, se sont pour la plupart approchés de la Sainte Table. La magnifique procession du soir comprenait, outre les patronnés, de nombreux Anciens Elèves, des délégués du Cercle Pie X, du Cercle *Fides et Robur*, des Patronages St Augustin, St Philippe, etc.

— Trois Evêques et un Archevêque d'Amérique ont bien voulu au mois de juillet faire une visite

au berceau de nos Œuvres. Ce furent d'abord N.N. S.S. *Terreiro*, évêque de la Plata et *Padilla*, évêque de Tucuman, qui après avoir célébré la Sainte Messe au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice voulurent connaître en détail l'Oratoire. Quelques jours après vinrent N.N. S.S. *Correia Nery*, évêque de Pouso Alegre (Brésil) et *Espinosa*, archevêque de Buenos Aires. A tous ces prélats nous présentons nos humbles hommages et nos vifs remerciements pour leur agréable visite et pour l'intérêt qu'ils ont toujours manifesté pour nos Œuvres.



ROME — L'Exposition Professionnelle au Castro Pretorio. — Nous avons parlé dans notre dernier numéro des fêtes qui eurent lieu à Rome à l'occasion du XXVe Anniversaire de l'Œuvre de Dom Bosco en cette ville.

Aujourd'hui nous empruntons au *Momento*, journal de Turin, l'article que lui fit parvenir un de ses correspondants à Rome au sujet de l'exposition des travaux de nos élèves. :

« J'ai voulu consacrer une de ces matinées, désormais trop chaudes pour faire des excursions suburbaines, à la visite d'une exposition. Oh ! ne vous épouvantez pas, bienveillants lecteurs, il ne s'agit nullement d'une exposition artistique, qui serait d'un attrait bien minime alors que celle de Venise attire tous les regards ; je veux parler au contraire d'une exposition bien plus modeste dans sa simplicité, malgré le cachet d'absolue nouveauté qu'elle me présentait.

Elle est nouvelle sous de nombreux aspects du moins, et plus particulièrement parce qu'ici on y trouve le moins de réclame ou mieux le moins de cet orgueil que l'on rencontre dans toute exposition. Jugez-en d'ailleurs : ici aucune rivalité, aucune jalousie de la part des artistes implorant le dédain pour le tableau ou la statue d'un collègue ; aucune recherche ou soif ardente, quelquefois même funeste, de la gloire, mais le modeste désir d'arriver à gagner honnêtement le pain quotidien. Je parle de l'école professionnelle dirigée par les Salésiens dans cet Orphelinat du Castro Pretorio, preuve évidente et convaincante du triomphe de la charité chrétienne dans la Rome moderne. Là haut on était en fête ces jours derniers, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Orphelinat, et les jeunes apprentis y prenaient part en exposant des spécimens de leur savoir-faire, mais non pas comme on fait ailleurs en choisissant le plus parfait mais en suivant un ordre progressif, du plus bas jusqu'au plus haut degré de leur habileté professionnelle : c'est une exposition originale par sa ressemblance avec celle des diverses œuvres de la nature et que nous trouvons dans nos musées de minéralogie où depuis la pierre vulgaire, jouet des

eaux dans le lit des torrents, on arrive jusqu'au diamant qui se fait rechercher par les hommes dans les entrailles de la terre au prix de leur sueur.

Voici la salle réservée à l'atelier de Menuiserie, voilà celles des Tailleurs, et des Cordonniers. Depuis les premiers exercices du travail sur bois, encastrement des morceaux, petites tables aux plus simples formes et faites avec le bois le plus ordinaire, jusqu'aux travaux des élèves de deuxième et de troisième année, tels que bancs d'Eglise et armoires... et à ceux, remarquables par la précision et l'élégance, des élèves qui obtinrent déjà le diplôme d'ouvrier, c'est toute une échelle de progrès rapide et bien réglé. Vous y trouverez des objets qui vous rappelleront certains passetemps de votre jeunesse lorsqu'il vous semblait être les émules de Giotto ou de Jacques della Quercia, et tout auprès, de beaux meubles en noyer ou en pitchpin, dignes d'être placés dans les vitrines d'un magasin d'objets de luxe ou même dans une exposition d'art décoratif. Et la même progression se retrouve dans les sections des tailleurs et des cordonniers : depuis les exercices de simple couture et de réparation à la redingote d'une coupe irréprochable, depuis la préparation du ligneul et les menus travaux de cordonnerie aux élégantes et capricieuses chaussures pour dames. Viennent ensuite les typographes et les relieurs : chez les premiers, les compositeurs exposent depuis les plus simples essais de composition des lignes jusqu'aux mises en pages et aux travaux de fantaisie en tout genre, les imprimeurs depuis l'impression des feuilles-réclame aux gravures à deux et trois couleurs, tandis que les relieurs eux nous montrent des échantillons de pliage et de couture des plus ordinaires à côté des reliures en toile, en peau, en soie, et des brochages : le tout avec goût et élégance.

Je m'arrêtai dans la dernière salle à lire le « programme scolaire et professionnel des apprentis de l'Orphelinat. » Quelle clarté et quelle précision de vues ! Quelle merveilleuse régularité dans la distribution et le choix des notions propres à chaque métier et de celles qui, nécessaires à chacun en particulier, regardent l'enseignement général ! Comme on y admire à chaque ligne l'expérience et l'amour de son auteur ! Ce qui attira le plus mon attention entr'autres choses, fut le paragraphe ayant trait uniquement à la formation de bons commis libraires. Que de choses ne doivent pas connaître ces commis qui devront manier la *marchandise intellectuelle* du livre : la prononciation des noms des langues étrangères, et au moins dans les grandes lignes : la pensée de chacun des grands auteurs modernes, l'histoire de l'activité littéraire de tel ou tel écrivain ; savoir se tenir au courant des changements bizarres de goût du public et du succès des ouvrages en librairie... Le commis peut vous faire acquérir un bon livre et renoncer

à celui de moindre valeur et que vous préféreriez ; il peut, d'un simple mot ou d'un simple sourire discret, vous éclairer sur le vrai mérite d'un auteur, sur le prix réel d'un ouvrage à vous inconnu. Le commis saura, s'il a étudié les matières de ce programme, tout en étant respectueux et avec la plus profonde courtoisie, apprendre du nouveau au client quand même il serait des plus instruits et des plus érudits ou même le confondre quelque peu s'il fit partie de ces beaux parleurs ou de ces igno-



LISBONNE (Portugal) — Une distribution des prix à l'Ecole Professionnelle Saint Joseph. — Cette petite fête qui se renouvelle chaque année vers la même époque, à revêtu en 1905 un cachet particulier surtout à cause de la présence de S. Ex. Mgr. Macchi, Nonce Apostolique, de S. E. le Ministre des Travaux Publics et de S. G. Mgr. Alves de Mattos, archevêque de Mitylène.



Une solennelle distribution des prix à l'Ecole Professionnelle de Lisbonne.

rants qui, sous une apparente instruction, recherchent tous les livres du plus mauvais goût.

Ce sont choses de simples détails, direz vous sans doute ; cela peut être ; mais quand au sortir de l'orphelinat, accompagné par le sourire bienveillant de ces hommes qui y consacrent toute leur vie, je traversais les rues de la ville remuée par la fièvre de mille intérêts divers, et agitée par le choc de mille égoïsmes contraires je me demandais s'il n'était pas préférable de se consacrer à ces humbles occupations plutôt que de se livrer à celles qui, grandes en apparence, sont en réalité bien petites.



On avait choisi pour cette cérémonie la cour elle même au-dessus de laquelle était placée une grande tente pour préserver du soleil les nombreux invités. Au centre du demi-cercle et sur des estrades appropriées étaient la musique instrumentale et vocale ainsi que, étalées sur des tables, les récompenses destinées aux élèves. Une place d'honneur avait été réservée aux deux cadres représentant l'un S. S. Pie X et l'autre Sa Majesté Don Carlos.

Vers 3 heures S. E. Mgr le Nonce Apostolique fit son entrée, salué par la musique instrumentale exécutant l'hymne pontifical tandis que l'hymne national annonçait un peu plus tard l'arrivée de

S. E. le Ministre des Travaux Publics. Nous ne parlerons point de toutes les parties du long programme qui avait été préparé : nous ne pouvons cependant passer sous silence le succès qu'obtint le chant de l'*Ave Maria* de Verdi et qui, sur la demande de l'auditoire, dut être répété. Nos jeunes artistes de la musique instrumentale se firent remarquer à leur tour dans la *Danse Indienne*, pièce très originale et d'une exécution assez difficile.

La distribution des prix, qui fut précédée d'un magistral discours de S. E. le Ministre, commença par la lecture d'une adresse au représentant du Saint Siège, adresse qui fut accueillie par des Vivats à S. S. Pie X et à la famille royale.

Parmi les récompenses distribuées, signalons l'attribution du prix « *Oliveira Martins* » au jeune Joseph Philippe Souto Major. Monsieur Oliveira Martins, fondateur de ce prix en faveur de l'élève qui, par sa conduite et son travail durant l'année, se sera distingué parmi ses camarades, était présent et voulut embrasser le jeune lauréat, aux applaudissements de toute l'assistance.

Nous terminons ce compte rendu en mentionnant encore l'exécution du *Chevalier de la Grâce* qui fit ressortir le mérite des chanteurs et des leurs professeurs Hernani Braga et le P. Concina.



LA PAZ (Bolivie) — Le Président de la *Société Géographique* de la Paz daignait le 14 avril dernier communiquer la lettre suivante à notre confrère Dom Joseph Reyneri, Directeur de la Maison de cette ville :

La Direction de la Société de Géographie de la Paz, dont j'ai l'honneur d'être le Président appréciant vos mérites et les services rendus au pays au point de vue de l'enseignement et des arts, a décidé de vous admettre dans son sein en qualité de Membre Actif, comme vous le verrez par le diplôme ci-inclus.

Voici la teneur du diplôme :

La Société de Géographie de la Paz, vu les mérites de M. D. Joseph Reyneri lui adresse le présent Diplôme de Membre Actif.

La Paz, 14 avril 1905.

M. V. BALLIVIAU, *Président.*

LOUIS S. CRESPO, *Secrét. Gén.*



LIÈGE (Belgique). — Le 29 Juin dernier, fête de St Pierre et de St Paul, une nombreuse assistance se pressait dans la Salle des fêtes de l'Orphelinat St Jean Berchmans. En première place, se trouvait Mgr Monchamp, Vicaire général, qui avait gracieu-

sément accepté de présider la séance, puis venaient de hautes personnalités des congrégations religieuses et du clergé de la ville de Liège, une nombreuse députation du Séminaire, Monsieur Fernand Thiry, Professeur de l'Université, qui tous avaient tenu à assister à cette chose rare dans nos Contrées, un drame en vers latins.

Les étudiants de l'Oratoire avaient en effet osé affronter cette difficile représentation, et le succès qui couronna leur entreprise ardue, les dédommagea amplement de tous leurs efforts. Le sujet choisi était : *St Ephésius*, drame chrétien en 3 actes, sorti de la plume d'un de nos éminents supérieurs Don Francésia, docteur ès-lettres. La pièce, dont le sujet maintient un vif intérêt du commencement à la fin, est écrite en vers latins impeccables, dont la diction claire et intelligente de nos artistes en faisaient ressortir toute la beauté et l'harmonieuse cadence. Aussi les nombreux applaudissements de ce public choisi prouvèrent à nos jeunes acteurs qu'ils avaient su trouver la véritable interprétation de ce beau drame.

Tous les assistants, avant de se retirer, voulurent exprimer leur vive satisfaction pour cette séance si bien réussie et si intéressante à tous points de vue.



TRELEW-CHUBUT (République Argentine). — **Bénédition de la Première Pierre d'une nouvelle église dédiée à Marie Auxiliatrice.** — Le 3 avril dernier eut lieu à Trelew la bénédiction de la première pierre pour la future église paroissiale de cette ville.

Le temps qui favorisa cette petite fête permit à de nombreuses familles de Rawson de s'y rendre. La cérémonie fut aussi rehaussée par la présence des autorités qui s'étaient efforcées d'aplanir toutes les difficultés et voulaient ainsi contribuer par son prestige moral au triomphe de la vérité catholique. Sur l'emplacement de la future église flottaient de nombreux drapeaux et bannières et le Délégué de Monseigneur avant de procéder à la bénédiction expliqua brièvement la signification de l'acte qui allait s'accomplir. Un magnifique discours où S. E. le Gouverneur, inspiré par les circonstances, rappelait aux auditeurs que « *tout homme ici-bas travaille, et que s'il récolte sur la terre le produit de ses labeurs, il trouvera dans l'éternité le fruit de ses prières...* », fit beaucoup d'impression.

Tout en félicitant et en remerciant les personnes à qui l'on doit la bonne réussite de cette fête, nous souhaitons de voir achever au plus tôt l'église qui sera dédiée à Notre Dame Auxiliatrice.





Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XLII (Suite).

Les *Coroados* n'aiment pas le travail régulier, habitués qu'ils sont à une vie entièrement nomade et libre. Inconstants et imprévoyants, ils sont par eux-mêmes incapables d'améliorer leur sort. Pour essayer de les civiliser quelque peu et de les rendre utiles à leur propre pays, le Président du Matto-Grosso y envoya en 1885 cinquante soldats, commandés par un colonel qui avait aussi le titre de Directeur de la Colonie alors appelée *Marie-Christine*. D'après les conventions passées, le terrain affecté à la colonie ne pouvait pas se vendre mais devait être partagé entre les *Coroados*, lorsqu'ils seraient aptes à le cultiver et qu'ils auraient donné des marques de leur persévérance. Le Gouvernement prit à sa charge toutes les dépenses nécessaires au maintien des soldats destinés à tenir l'ordre et à faire travailler les Indiens, et concéda à ceux-ci outre les fruits qu'ils retireraient de la terre, tout ce qui pouvait leur rendre le séjour plus facile dans la Colonie. M. Murтинho ajoutait que jusqu'à ce moment on n'avait encore constaté aucun profit, aucun progrès parmi ces malheureux enfants de la forêt. Il ne voulait accuser personne, mais cependant il craignait que l'insuccès ne vint de la négligence des chefs de culture plus attentifs peut-être à mettre de côté de l'argent pour eux et leur famille qu'à procurer un réel avantage à la Colonie. C'est pour ces raisons que déjà la colonie *Isabelle* fondée dans le même but avait cessé d'exister et tout faisait prévoir qu'il allait en être ainsi de *Marie-Christine*.

Cette rencontre avec M. Murтинho, cette intéressante description des us et coutumes des *Coroados*, mais surtout l'annonce de la fermeture de la colonie *Isabelle* et bientôt de celle de *Marie-Christine*,

augmentèrent de plus en plus l'ardente soif qui dévorait notre cher prélat de courir évangéliser ces pauvres sauvages. Il reconnut clairement que c'était la voix de Dieu qui se faisait entendre et lui disait qu'il n'était plus besoin d'hésitation ni de retard, mais qu'il devait subitement aller au secours de ces infortunées tribus. Il commença donc immédiatement des démarches avec le Président de l'Etat, et bien vite il jeta les bases d'un accord entre le Gouvernement et les Salésiens. Il fut convenu qu'on rappellerait le colonel commandant la petite troupe, et directeur de la Colonie, que tout serait mis entre les mains des missionnaires Salésiens avec pleine autorité dans l'administration et liberté d'initiative aussi bien que de faire toutes les réformes qu'ils jugeraient nécessaires. Toutes ces négociations marchèrent rapidement, et pour donner aux Salésiens toute facilité de connaître leur nouvelle mission, le Président décida de les faire accompagner jusqu'à la Colonie par deux guides et quatre serviteurs, avec des mulets chargés de différentes provisions. Le départ fut fixé au 16 juillet, jour de Notre Dame du Carmel. Mgr. Lasagna aurait désiré s'y rendre lui-même, mais différentes affaires le contraignirent à partir pour Montevideo quelques jours avant l'entrée des Salésiens dans les forêts du Matto-Grosso. Il s'était auparavant résigné à se séparer de son fidèle secrétaire, Dom J. Balzola, qu'il mit à la tête de cette œuvre si hérissée de difficultés et de dangers de toute sorte. Celui-ci enflammé du même zèle, et désireux de consacrer à cette entreprise son cœur, son esprit, sa santé et ses forces, se mit en route, au moment fixé, avec plusieurs confrères et il parvenait au but après cinq jours de chevauchée fatigante. Les Missionnaires purent rapidement se faire une idée des difficultés grandes et des immenses sacrifices qu'ils auraient à surmonter et à endurer, mais ils ne s'en effrayèrent nullement et acceptèrent généreusement leur nouveau champ d'action, se faisant sauvages avec les sauvages pour les conduire à Jésus-Christ. Leur grande charité, leur désintéressement, produisirent bientôt le meilleur effet,

tous les litiges furent vite aplanis, et le 19 avril 1895, la Gazette officielle de l'Etat publiait dans son N.° 610 le décret gouvernemental suivant, « Son Excellence M. le Président de l'État: constatant la convenance de concéder la Colonie *Thérèse-Christine*, fondée sur les rives du Saint-Laurent, aux Missionnaires salésiens venus en ces régions pour, entre tant d'autres buts, celui d'évangéliser et civiliser les Indiens, a résolu de nommer directeur de la susdite Colonie le Rév. Dom Balzola, et vice-directeur, Dom Solari, tous deux des mêmes Missionnaires, lesquels exerceront leurs charges respectives en conformité des Règles de la Congrégation à laquelle ils appartiennent et des instructions du Président. » Ce décret rencontra l'approbation et les applaudissements de tous les gens de bien; de toutes parts parvinrent au Président et aux Missionnaires des lettres de félicitation et d'encouragement pour cette œuvre si vraiment chrétienne et charitable. Quant à Monseigneur Lasagna, il ne pouvait contenir l'expression de son bonheur en voyant réalisés ses plus vifs désirs.

La difficile entreprise qu'il avait acceptée pour ses Missionnaires, de recueillir pour eux des ressources qui leur permettent de surmonter tous les obstacles, l'avait fait dès le premier moment, recourir à tous les hommes de cœur, aux amis du progrès, à quiconque avait l'esprit de charité; « J'ai hésité longuement, lisons-nous dans son admirable circulaire, et je me suis demandé si je devais lancer dans le public mon appel; puis, secouant mes répugnances, je me suis résolu à rompre le silence et à implorer par cette lettre le concours de tout le monde sans aucune distinction à une œuvre d'une telle importance et si difficile, non seulement par son caractère religieux, mais aussi par sa nature essentiellement humanitaire, à une œuvre qui certainement tournera à l'honneur et aux intérêts de la noble nation brésilienne. » Mgr Lasagna exposait ensuite l'extrême urgence de venir au secours de centaines de mille pauvres Indiens attendant depuis des siècles la main bienfaisante qui les arrachera à leur profonde misère pour leur rendre leur dignité d'hommes, leur offrir les moyens les plus propres à soutenir leur existence et surtout sauver leurs âmes, puis il ajoutait: « Ce qui m'encourage dans l'accomplissement de cette belle entreprise, ce sont les prodiges de valeur et de zèle opérés déjà dans les siècles passés et surtout dans le nôtre par tant d'intrépides Missionnaires... ». Il se demandait de quel titre il devait se parer pour se présenter au public et parler de sa mission. Il sait qu'il est l'évêque des sauvages. « Mais, continue-t-il, ce qui plus que toute autre chose me détermine à recourir à vous, je tiens à vous le dire sans détours, c'est la voix de l'immortel Pontife S. S. Léon XIII, qui me fit

consacrer évêque à Rome et me combla de ses plus affectueuses et de ses plus paternelles démonstrations d'amour, m'incitant de toutes ses forces à travailler avec un zèle toujours croissant à l'évangélisation et à la civilisation des hordes innombrables de sauvages qui peuplent les vastes forêts de cet immense territoire du Brésil. Le grand Pape qui préside aux destinées morales et religieuses de tous les peuples de l'Univers et qui entoure tous les hommes de sa grande charité voit avec infiniment de joie les splendides résultats obtenus par les Salésiens, pendant ces dernières années, dans la Patagonie et la Terre de Feu et il m'a envoyé au Brésil pour qu'ici encore je consacre tous mes efforts à étendre à ces malheureux Indiens les bienfaits nombreux de la civilisation. »

Après avoir raconté son voyage au Matto-Grosso, l'accueil si bienveillant du Président de l'État et de l'Évêque, la triste situation des Indiens *Coroados* que tant d'hommes civilisés auraient voulu détruire comme des animaux sauvages et dangereux il exposait les généreux desseins des Salésiens, et les efforts que feront également les Sœurs de Marie Auxiliatrice pour amener ces pauvres Indiens à des mœurs plus douces et à la vie chrétienne; il adressait un noble appel, demandant à tous le secours de leurs prières et de leurs aumônes et enfin il concluait ainsi sa circulaire: « Pour l'amour de ce Dieu qui nous crie d'avoir pitié du pauvre et de l'abandonné, par amour de l'humanité tombée dans un tel état de dégradation dans la personne de ces infortunés Indiens, ne regrettez nullement de protéger les Missionnaires salésiens qui se consacrent avec tant d'abnégation au salut de ces malheureux. Daignez vous faire les propagateurs de cette œuvre dans vos familles et parmi vos amis et connaissances; faites, par votre parole et votre exemple qu'un grand nombre s'associent et concourent par quelque offrande aux mérites de cette sainte Croisade. Notre Seigneur a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné à un pauvre en son nom; de combien de bénédictions ne comblera-t-il pas les âmes généreuses animées du saint désir de conduire à la foi et à la civilisation ces pauvres Indiens! Les bons Missionnaires et les intrépides Religieuses qui dans quelques jours les rejoindront en ces lointaines forêts, ne cesseront pas un seul instant d'implorer les faveurs du Ciel sur vous, sur vos familles, sur tous les intérêts matériels et moraux des bienfaiteurs de cette Mission. Moi-même, lorsque je me rendrai dans ces déserts perdus pour visiter et reconforter mes bien aimés confrères, lorsque j'aurai le bonheur de baptiser et de confirmer dans la foi du Christ nos chers néophytes, je m'unirai aussi à eux tous, priant avec les larmes de la reconnaissance pour que le Seigneur daigne récompenser largement tous ceux qui encouragent et aident cette première et si impor-

tante Mission salésienne dans le Matto-Grosso. »

Le 16 janvier 1895, Monseigneur m'écrivait ces mots textuels de l'île de Florès où il se voyait contraint de subir une quarantaine : « Ma lettre circulaire a été admirablement accueillie. Le Président de la République du Brésil a daigné m'envoyer une touchante lettre de félicitations et dans l'audience qu'il voulut bien m'accorder, il eut pour moi des paroles trop flatteuses ». Comme je lui avais fait quelques observations sur les dangers que pourraient courir les Sœurs au milieu des sauvages, il me fit cette réponse : « Vous verrez que tout est arrangé et que les Sœurs doivent précéder les Salésiens au Matto-Grosso et non venir après eux; c'est de toute nécessité. Dans ces chauds climats les femmes ne portent aucun vêtement. Comment voulez-vous que les Missionnaires puissent les approcher ? Ce sera là l'œuvre des Sœurs et en même temps les Missionnaires en agiront ainsi avec les hommes et les jeunes gens. C'est une véritable providence pour ces Missions que nous puissions compter sur l'appui des Sœurs sans l'aide desquelles je n'oserais risquer mes confrères. Il y en a eu tant d'autres qui y sont allés et n'en sont plus revenus, croupissant eux-mêmes dans la polygamie. » En voyant ces lignes le lecteur pourra se faire une raison des difficultés que Mgr Lasagna devait rencontrer et surmonter dans l'œuvre d'évangélisation de ces sauvages.

A suivre.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juin au 31 juillet 1905.



France.

AIRE : M. le chanoine Porte, Vicaire général à Aire.
SAINT-BRIEUC : M. le chanoine Périchon, ancien aumônier à Lannion.



BLOIS : La Rde Mère Dosithée, religieuse ursuline, Blois.
— Sœur Clara, Religieuse ursuline, Blois.
ORLÉANS : Le R. M. Marie Germaine Cousin, Religieuse de la Visitation, Orléans



AIX : M^{lle} Léonie Artur, à Tarascon.
— M. Jules-Alphonse Couture, à Berre.
— M. Joseph Louis Roussin, à Salon.
ANNECY : M. Philippot, à Marignier.
ARRAS : M^{me} veuve Athénaïs Sacieu, à Calais.
BORDEAUX : M. le Baron Dudon, à Beautiron.
CAMBRAI : M^{me} la M^lse Lacoste, château de Sébourg.
— M. Emile Wuillaume, à Lille.
— M^{lle} Cécile Coevoet, à Lille.
— M. François Laurent Danjou, à Radinghem.

CLERMONT-FERRAND : M^{me} C. Lacoussière, à Riom.
GRENOBLE : M^{me} Vve Virginie Marie Pouvrat, à Grenoble.
NEVERS : M. le M^ls Marie Joseph de Certaines, à Corbigny.
PARIS : M. le Baron Arnould Thenard, à Paris.
— M^{me} la Générale Marie de la Moricière, à Paris.
TOULOUSE : Mme Félix de la Garrigue, à Caraman.
VANNES : M^{me} veuve Anne Marie Kerdal à Pleugriffet.

Autres pays.



ALSACE : M. l'abbé Michel Langbour, aumônier du couvent de la Providence de Saint-Jean de Bassel.
BELGIQUE : Réverende Mère Marie de Nazareth, religieuse de la Société de Marie Réparatrice, à Liège.
— Rde Mère Oda de Jésus Crucifié, Religieuse du Refuge, à Liège.
— Rde Mère Marie Constance Bruchet, religieuse du Sacré Cœur de Jésus, à Floué.
— M^{me} veuve Simonis-Desaive, à Julémont.
— M^{lle} Gréban, à Liège.
— M^{lle} Marie Joseph Lecoste, à Liège.
— M. Charles-Joseph Piret, à Liège.
— M^{me} Vve Pauline Lalletment à Liège.
— M. Adrien Piplaert, à Spy.
— M. Gustave-Rémi-Joseph Marlin, à Dolembreux.
— M^{lle} Catherine Cupper, à Liège.
— M. Maurice Henri de Mathelin de Pa-pigny, à Liège.
— M. Henri Augustin Luiten, à Diest.
— M^{me} la Baronne Félicité Marie William del Marmol, à Ronillon-Annevoie.
— M. Prosper Poswick, à Thiange-les-Huy.
ALSACE : M^{me} Georges Uhring, à Molsheim.
CANADA : M. l'abbé J. E. Mayrand, curé de Saint-Léon.
— Rde Mère Catherine Aurélie Caouette, Religieuse du Précieux Sang, Saint-Hyacinthe.
— M^{me} Marie Maheux, à Québec.
— M. Jean Côté, à Québec.
— M^{me} Ablina Donat, à Québec.
HOLLANDE : M. Albert Stoffels, à Ruremonde.
ITALIE : Rde Mère Marie de la Passion, à Sanremo.
— M^{me} Eléonore Perrier, à Champorcher.
— M. Baptiste Savin à Champorcher.
— M^{me} Euphrosyne Savin à Champorcher.
— M^{me} Anne Bosco à Champorcher.
— M^{me} Madeleine Danna à Champorcher.
— M. Pierre Charles Crétier, à Saint Germain (Aoste).

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.